

*Archéologie*  
médiévale

## Archéologie médiévale

40 | 2010  
Varia

---

LUC BOURGEOIS (dir.), *Une résidence des comtes d'Angoulême autour de l'an Mil. Le castrum d'Andone (Villejoubert, Charente), Publication des fouilles d'André Debord (1971-1995)*

François Fichet de Clairfontaine

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/archeomed/15911>

ISSN : 2608-4228

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 339-344

ISBN : 978-2-271-07060-9

ISSN : 0153-9337

### Référence électronique

François Fichet de Clairfontaine, « Luc BOURGEOIS (dir.), *Une résidence des comtes d'Angoulême autour de l'an Mil. Le castrum d'Andone (Villejoubert, Charente), Publication des fouilles d'André Debord (1971-1995)* », *Archéologie médiévale* [En ligne], 40 | 2010, mis en ligne le 07 septembre 2018, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/archeomed/15911>

---

40

2010

# ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE

*Ouvrage publié avec le concours  
du ministère de la Culture et de la Communication  
Direction de l'Architecture et du Patrimoine  
(Sous-direction de l'Archéologie)*

**CNRS ÉDITIONS**

33, rue Méliandrou - 75005 Paris

Luc BOURGEOIS (dir.), *Une résidence des comtes d'Angoulême autour de l'an Mil. Le castrum d'Andone (Villejoubert, Charente), Publication des fouilles d'André Debord (1971-1995)*, Caen, Publications du CRAHM, 2009, ISBN : 978-2-902685-66-0, 55 €.

L'histoire récente de la recherche archéologique en France est semée de chantiers de fouille emblématiques, qui auront révélé de larges épisodes d'histoire et d'occupations humaines souvent de manière spectaculaire. Ils auront permis de former bon nombre de nos chercheurs actuels. Pour le Moyen Âge, chacun a en mémoire les fouilles de Rougiers, Fécamp, Colletières à Charavines, du Carrousel à Paris ou du château de Vincennes, de Brébières comme de Saint-Martin-de-Fontenay. Ces fouilles ont su donner lieu à la réalisation d'ouvrages de synthèse dépassant le cadre de la simple monographie pour proposer ou enrichir de nouvelles problématiques. Mais combien d'autres chantiers tout aussi emblématiques ne seront demeurés qu'à la porte des souvenirs ou de la légende des hauts-faits de l'archéologie, au mieux ne donnant naissance qu'à de trop courtes communications ? La masse de données à classer et analyser, le manque de moyens, parfois le décès du responsable sinon la démotivation auront eu raison de la volonté d'offrir le

résultat d'un moment ou d'une vie de recherche. Ces rendez-vous ratés demeurent trop nombreux et interrogent la crédibilité de notre discipline. La fouille du *castrum* d'Andone aurait pu connaître ce même destin avec le décès d'A. Debord en 1996, alors que ce dernier en préparait pourtant la publication. Site de référence, chacun ne peut qu'en être persuadé. Au bout de vingt-quatre années de recherche débutées en 1971 et achevées en 1995, pendant trois décennies au cours desquelles la discipline archéologique a connu une formidable évolution, a été étudié un témoin essentiel de la phase du premier épanouissement du phénomène castral en Europe (X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle). Heureusement, dès la fin 2001, il est revenu à L. Bourgeois, qui a su s'entourer d'une équipe de spécialistes, de pouvoir mener à terme l'entreprise. Il a été aidé par l'État (ministère de la Culture, DRAC, ministère de la Recherche) et par de nombreuses collectivités, profitant enfin de l'opportunité qu'offrait la mise en place d'une Action collective de

recherche (ACR). Cette initiative du ministère a sans doute trouvé ici sa pleine justification et utilité. Quoi qu'il en soit, c'est un copieux ouvrage de 562 p., soutenu par une excellente iconographie, qui nous est livré sur une recherche quasi exhaustive menée sur la résidence comtale d'Andone, *castrum* implanté à 20 km au nord d'Angoulême sur une éminence naturelle et occupé du milieu du <sup>x</sup>e siècle aux années 1020-1028. L'entreprise n'était pas mince, et l'ouvrage débute par le chapitre I consacré à un historique des recherches et aux méthodes d'étude mises en œuvre depuis le décès d'André Debord. On peut savoir gré à L. Bourgeois de ne jamais être tombé dans la critique facile qui revient souvent à ceux qui jugent une fouille ancienne. Au contraire il faut ici reconnaître la qualité du travail d'A. Debord qui, au fil des campagnes, a su appliquer de nouvelles méthodologies de fouille comme d'enregistrement. La rigueur de ces enregistrements, comme celle du traitement des mobiliers et les études nombreuses initiées à partir de ceux-ci ont aidé L. Bourgeois dans son entreprise. Celle-ci a d'abord consisté à reprendre et mettre en phase chaque unité stratigraphique, proposant à terme un nouveau découpage spatial du site et la création de nouvelles unités stratigraphiques. Pour cela il a aussi fallu revenir analyser quelques secteurs, effectuer des sondages de vérification et mener une étude archéologique du bâti en 2003 (une méthode bien peu éprouvée en France avant 1995), compléter enfin les données là où elles manquaient trop. Cette première phase de recollement des faits aura permis de diviser l'histoire du site en 4 périodes et 8 phases, depuis le Halstatt (Ia), la période gallo-romaine (IIa), puis la période correspondant à la création et l'occupation du *castrum* (IIIb et c surtout) et celle qui a suivi son abandon (IV). L'ouvrage est divisé en six chapitres, abordant successivement, une présentation des données de terrain, puis le mobilier, ici essentiellement lié à la phase III, la faune et la flore, les données textuelles et enfin la synthèse mettant chaque information précédemment décrite au centre d'un faisceau de relations qui précise l'image restituée du site comtal. D'emblée les auteurs ont décidé d'un principe, celui d'avancer sur le strict terrain de l'archéologie, avant de présenter et discuter les données historiques. On peut comprendre un tel choix lorsque le fait historique peut avoir une grande prégnance sur l'objectivité ou l'interprétation archéologique. Dans le cas présent, l'absence quasi totale de mentions (comptes de travaux et/ou d'achats, description du *castrum*, etc.) relatives au site ne nous paraît pas entièrement justifier ce choix : on sait qu'il s'agit d'un site élitaires dès le titre ! Le chapitre II est consacré à la présentation et la mise en phase des données archéologiques. Il fait un rapide sort aux niveaux antérieurs qui marquent une occupation de cette éminence naturelle au premier âge du fer (Hallstatt C2) sous la forme d'une petite nécropole dégradée dont subsistait principalement un tumulus qui a livré une épée. La seconde occupation est marquée par la présence d'un petit établissement antique (fin <sup>1</sup><sup>er</sup>-mi <sup>4</sup><sup>e</sup> apr. J.-C.) comprenant deux corps de bâtiment séparés par une cour. On suppose que le puits (n° 8 309) reconnu auprès de la porte ouest du *castrum* serait de même origine, bien qu'aucun élément ne semble justifier cette proposition. Reprenant avec prudence l'hypothèse émise par A. Debord, L. Bourgeois attribue enfin à une phase IIIa (phase initiale

d'occupation médiévale du site ou contemporaine de la construction du *castrum*?) un puits (8901 et non 8907) quelques structures excavées et un édifice au plan imprécis marqué par une architecture mixte : bâtiment long de près de 14 m, peut-être terminé par une abside, au mur gouttereau nord formé d'un solin et au mur sud monté sur poteaux plantés. La phase IIIb correspond à la création du système fortifié. Une enceinte de plan grossièrement ovale, dépourvue de flanquement, séparée d'un puissant fossé par un glacis et adaptée à la morphologie du site, protège une surface de 1 196 m<sup>2</sup>. La courtine épaisse de 1,80 à 2 m, au parement formé de 14 pans, percée de deux portes se faisant vis-à-vis, s'élève par endroits jusqu'à 4 m au-dessus du ressaut de fondation. L'étude du bâti couplée à des sondages permet de restituer l'organisation du chantier de construction avec la mise en place d'échafaudages encastrés, un premier platelage étant établi vers 1 m/1,20 m. De cette étude précise, on retiendra entre autres la proposition restituant un découpage des tranches de travail. Les accès larges de 2 à 3 m ont été malheureusement l'objet de récupération de pierres de taille et rien n'atteste une morphologie particulière des portes sans doute couronnées d'un plein cintre. En ce qui concerne l'élévation originelle de l'enceinte et sa partie sommitale, les analyses appuient plusieurs hypothèses. D'une part, la restitution d'un escalier en bois formé d'une seule volée assez raide pour accéder à un chemin de ronde est très plausible. D'autre part, l'angle formé par l'embranchement et les poteaux verticaux d'appui suggère que ce chemin de ronde a pu se situer vers 8,10 m ou 9,30 m de hauteur au maximum au-dessus du sol. L'étude du fossé révèle la mise en place d'un puissant dispositif de protection formé d'une grande douve sèche de 11,30 m à l'ouverture et profonde de 3,70 m. Les matériaux extraits ont été utilisés pour former le glacis qui sépare le fossé de la base de la courtine qui a ainsi été « emmottée ». On notera que le fossé ne semble pas avoir servi d'aire de rejet de déchets domestiques, ce qui suggère une gestion stricte et respectueuse du système de défense. Le chapitre se poursuit sur l'espace interne, avec la présentation des bâtiments organisés en deux ensembles distincts séparés par des cours et un axe de circulation reliant les deux portes opposées. Chaque présentation est soutenue par une analyse des unités stratigraphiques replacées au sein d'un diagramme de Harris. Cette section de 62 pages (p. 57-119) est d'une lecture assez fastidieuse, à l'image d'un rapport de fouille, puisqu'il s'agit de la partie purement descriptive des structures et couches mises au jour. Les édifices d'un module de base moyen de 77 à 86 m<sup>2</sup> (pouvant être doublé) se répartissent donc entre les angles nord-est et sud-est du site. On ne peut ici reprendre les données qui sont nombreuses et variées. Elles précisent la morphologie du corps de bâtiment nord-est divisé en cinq espaces, les trois premiers s'ouvrant indépendamment vers la cour du *castrum*. Le premier (E1) d'une surface de 212 m<sup>2</sup> vient s'appuyer contre la courtine et comprend une pièce en rez-de-chaussée divisée en deux nefs d'égale surface par une rangée de poteaux. Les deux espaces contigus (E2 et 3) sont chacun séparés de la courtine nord par un mur de refend créé dans une seconde phase et qui délimite à chaque fois un étroit réduit (E4 et 5) que caractérise un remplissage de déchets organiques et de mobilier. La

morphologie des espaces 7 à 10 mis au jour au sud-ouest présente quelques différences. Les pièces E7 et E8 sont nées d'une division d'un premier bâtiment de 164 m<sup>2</sup>, accolé à un espace de surface quasi similaire (E9 de 167 m<sup>2</sup>). On constate qu'un même sol de mortier y a été aménagé et que les charpentes étaient, pour partie, soutenues par un poteau médian (E8) ou une rangée de poteaux (E7). La présence d'une telle rangée dans E9 n'est pas assurée. L'espace 10 forme lui un petit ensemble blotti contre l'angle ouest du *castrum*. Les structures qui y ont été reconnues (silos, foyers) y suggèrent une fonction de réserve dans une phase terminale. L'analyse des cours permet de juger de la nature de leur occupation et d'une certaine organisation fonctionnelle des espaces. La cour ou espace 6 située au-devant de la porte est, bien qu'en partie détruite par des travaux de récupération, paraît avoir abrité une activité artisanale sous un petit édifice sur poteaux adossé à l'espace 7. La cour nord-ouest (E11) offre une image plus contrastée liée à la multiplicité des structures sur une surface de près de 830 m<sup>2</sup> nivelée au cours de la phase IIIb. Les structures révèlent une utilisation intensive de cet espace occupé par de nombreux foyers. Ce chapitre qui au vrai se consulte plus qu'il ne se lit s'achève par la présentation d'une sépulture collective puis de données relatives à l'abandon du site et à la phase qui lui est postérieure. La sépulture découverte à une centaine de mètres du *castrum* contenait quatre individus inhumés entre 903 et 1156 apr. J.-C., jetés simultanément dans une fosse et probablement contemporains de la phase d'occupation du *castrum*. Deux sujets présentent des lésions traumatiques qui suggèrent un décès consécutif à des coups violents. Le troisième individu ne présente pas de lésions apparentes, mais on peut retenir l'hypothèse d'une blessure ayant atteint des parties vitales. En ce qui concerne la phase IV (abandon, récupérations et réoccupations), des indices de récupérations de pierre de taille ont été reconnus, mais ils demeurent de faible importance et l'on ne constate pas de destruction volontaire du gros œuvre et donc de l'enceinte, laquelle gardera longtemps une grande partie de sa physionomie. Le comblement du fossé lui-même révèle plutôt une lente dégradation de la courtine. Finalement, la principale activité humaine postérieure à l'abandon du *castrum* est matérialisée par la création, au bas Moyen Âge, d'une dizaine de garennes, livrant au passage des petits grelots qui suggèrent une chasse au chien terrier ou au furet. On note enfin l'implantation postérieure d'un four à tuiles de plan longitudinal dont le laboratoire était subdivisé par un pilier allongé sur lequel devaient reposer des voûtes en plein cintre. Le site, couvert d'une chênaie au XVIII<sup>e</sup> siècle, aura finalement connu peu de dégradations de son espace interne après son abandon au début du XI<sup>e</sup> siècle. A. Debord avait bien choisi son sujet d'étude ! Le chapitre 3 consacré au mobilier présente de manière souvent très détaillée et même très pointue chaque catégorie de pièces. Il faut à ce sujet saluer le travail de coordination de L. Bourgeois qui a su faire appel à d'excellents spécialistes qui chacun invariablement présente sa ou ses méthodes d'investigations, parfois le matériel utilisé, l'analyse détaillée du mobilier et les éléments de comparaison. Dans ce domaine, c'est souvent le site de Colletières à Charavines qui revient, lequel paraît bien proche de celui d'Andone, si on excepte, outre sa morphologie de « ferme »

fortifiée, la présence d'objets en matériaux organiques qui manquent sur le site des comtes d'Angoulême. Pour Andone sont successivement examinées les monnaies antiques provenant de niveaux médiévaux (un réemploi au haut Moyen Âge ?) et celles médiévales, principalement des deniers et oboles d'Angoulême, de Limoges, Melle et Périgueux. Une fibule discoïde émaillée a mérité une analyse très approfondie (chimie, radiographie, etc.). Il s'agit ici d'une production connue dans l'espace germanique des environs de l'an Mil, même si pour certains les motifs peuvent être proches d'une iconographie anglo-saxonne. La coutellerie représentée par 102 pièces et classée en sept types différents a fait l'objet d'études structurales dont le protocole métallographique est savamment détaillé. Les pièces, présentant des lames de 61 à 203 mm, étaient enfoncées de force dans des manches monoxyles. Certaines d'entre elles sont proches de celles de Colletières et s'apparentent bien au catalogue usuel des environs de l'an Mil. Les haches, émondoir, serpettes, faucille, forces, houe, les peignes à carder, l'étrille, les clarines sont typiques d'une vie quotidienne au sein de laquelle se croisent des activités liées à l'élevage, la culture, le soin des animaux, le tissage ou le petit artisanat du métal dont l'existence est encore rappelée par des pinces de frappe et une « possible » enclume. L'entretien et l'aménagement des bâtiments du *castrum* ont laissé de très nombreux témoignages, à commencer par 115 clés à translation ou surtout à rotation réparties en sept types, les clés enroulées à rotation étant de loin les plus nombreuses (109 ex.). La quincaillerie est représentée, outre les clés, par des morillons à aubérons (ferrures de meubles comme de coffres), des éléments d'huissierie (gonds, charnières, poignées...) et les habituels clous forgés. Dans ce matériel métallique, dont la richesse et la variété doivent ici être remarquées, se distinguent les pièces relatives à l'armement et la cavalerie. Les armes de trait à monture à soie au nombre de 191 artefacts sont principalement représentées par des pointes de flèche à profil foliacé (type A), triangulaire (type B) ou bipenne (type C) et par des carreaux d'arbalète assez standardisés à profil pyramidal (type D) de loin majoritaires (170 ex.). L'analyse comparative révèle qu'il s'agit d'objets en usage aux X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles, par exemple à Colletières et principalement en lien avec une activité de chasse, comme les fers d'hast. Le seul témoignage d'un armement militaire est quant à lui lié à des plaques de broigne. Les objets équestres associent le mors de bride aux éperons, fers et clous de ferrage. Les mors qui apparaissent bien caractéristiques des environs de l'an Mil, bien que guère éloignés des traditions antiques, sont d'excellents témoins des pratiques équestres, relatives au combat comme à la chevauchée. Andone a aussi livré l'un des corpus les plus importants pour cette période sur les éperons (26 ex.). Ceux-ci sont à pointe pyramidale et branche en U ouverte. L'étude qui classe les pièces en quatre groupes distingue surtout le groupe I à dard avec arrêtoir et tige moulurée. Elle révèle aussi la présence de décors qui démontrent le caractère ostentatoire de ces pièces. 349 fers et 4 660 clous de ferrage ont aussi été recueillis. Leur analyse permet d'appréhender le savoir-faire de la maréchalerie et de percevoir la morphologie et le mode d'utilisation des équidés, ce qui laisse supposer l'emploi de chevaux à 83 %, d'ânes à 7 % et d'hybrides. Les fers sont performants, adaptés au pied, ce

qui traduit une très bonne maîtrise des techniques et une non moins bonne connaissance des traités hippiatriques, certains fers ayant même une vocation orthopédique. Les objets en verre sont représentés par des perles, verres à verre, gobelets à fond refoulé, et des vases en forme de diabolo. L'analyse chimique démontre que les productions calco-potassiques sont assez sophistiquées, preuve d'une bonne maîtrise des techniques, et probablement originaires de France non méditerranéenne. Celles en verre sodique peuvent être en verre antique de récupération, comme importées du Moyen-Orient dans le cas d'un col de flacon. L'os a aussi été travaillé, principalement le bois de cerf et des déchets de travail et ratés de fabrication ont été retrouvés. Les pièces achevées appartiennent à la catégorie des jeux tels les dés, des pions d'échecs qui constituent les plus anciens témoignages « d'une fabrication et d'un usage des échecs en Occident », des pions de marelle et de tric-trac, et à la catégorie des pièces d'ameublement (éléments de placage ornés ou non). Une place à part doit être réservée aux pièces – noix et détentes – appartenant à des arbalètes souvent de petite taille et plus probablement liées à la chasse. La vaisselle céramique ne pouvait faire l'objet d'une étude exhaustive et seule une série de 38 155 tessons (2 106 NMI), provenant des espaces 1-3, 7-8 et 10, a été étudiée. L'étude distingue 17 groupes techniques à partir de la nature des pâtes qui peuvent au global être réparties entre les pâtes sans couverte, les pâtes glaçurées et les pâtes peintes et/ou polies. Jointe à un catalogue typomorphologique, elle restitue un vaisselier caractéristique des productions de l'Europe du Nord/Centre-Ouest des <sup>x</sup><sup>e</sup>-<sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles. Ce vaisselier est constitué d'un nombre restreint de formes, où prédomine le pot à cuire associé à des cruches à bec pincé, goulot verseur ou bec ponté, à quelques pichets ou gobelet et à des gourdes. Les formes ouvertes, essentiellement représentées par de grands vases de stockage et des couvercles, sont très peu nombreuses, des lampes souvent ansées et des cornes ou trompes d'appel complètent le vaisselier principalement lié à la cuisine et au stockage, peu orné, peu glaçuré et essentiellement fonctionnel. Dans un tel contexte la présence d'un fragment d'une production orientale sans doute d'origine syrienne (groupe des « fritware ») doit être notée. Le chapitre 4 concerne l'étude de la faune et de la flore. Il repose pour partie sur de nombreuses études entreprises durant le chantier d'A. Debord et une bibliographie critique en est livrée. Dans le présent ouvrage, ce sont principalement les ossements des phases IIIb et c qui sont concernés, soit au global 75 924 restes appartenant au porc (19 345), bœuf (3 960), mouton/chèvre (3 753), cerf (704), poulet (477), etc. Au sein de la triade domestique, le porc représente de 50 à 80 % des lots, les animaux étant abattus jeunes, entre 6 et 9 mois, ou vers 15-18 mois pour la charcuterie. Le bœuf (11-18 %) de stature petite à moyenne, ce qui est typique des <sup>x</sup><sup>e</sup>-<sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles, est abattu avant 2 ans (juvénile) puis après 4 ans, le débitage se faisant par quartier. Enfin les ovicaprins (9-11 %) – les ovins étant majoritaires à Andone – sont abattus à plusieurs périodes : 3 mois, 1,5 ans puis reprise après la période d'exploitation des adultes de plus de 3 ans. En ce qui concerne les autres mammifères, le cheval ne semble pas consommé, aucun indice de pratique hippophagique n'étant ainsi constaté. Tout au plus remarque-t-on le probable prélèvement de la peau à la mort

de l'animal. Chien et chats sont bien présents à titre d'animal de compagnie. Enfin les espèces sauvages consommées issues des sylves environnant le site sont représentées principalement par le cerf (63 % de ce groupe), le sanglier (6 %), puis le chevreuil (2 %)... jusqu'au hérisson et l'écureuil qui ont pu agrémenter les repas. Entrent aussi dans l'alimentation la volaille, avec les poulets (66 %) et oies (15 %) vivant dans l'entourage des hommes, ainsi que tout un cortège d'animaux tels les canards (sauvages?), pigeons ramiers, cigogne, héron et même paon. Un tableau (LXI) livre le pourcentage de restes par espace, le premier et le neuvième se distinguant nettement. Pour conclure, les comparaisons effectuées avec d'autres sites contemporains, avec toute la prudence requise, révèlent au final que le porc est l'espèce dominante sur de nombreux sites des <sup>x</sup><sup>e</sup>-<sup>xii</sup><sup>e</sup> siècles, qu'ils soient élitaires, religieux ou même urbains, les sites ruraux pouvant livrer plus de restes de bœufs ou d'ovicaprins. À l'opposé d'habitats du nord, le cheval ne paraît pas entrer dans l'alimentation et on notera aussi la faible part des animaux sauvages chassés malgré le contexte environnant. Cette étude très complète et argumentée s'accompagne d'analyses effectuées sur des coprolithes de chien qui suggèrent que ces derniers bénéficiaient d'une nourriture saine. Concernant la flore, il faut mentionner l'apport des analyses anthracologiques et polliniques. Dans le premier cas, on mesure mieux les relations entretenues entre l'homme et son milieu, aux abords d'une forêt ancienne – la Boixe. L'homme y a joué un rôle positif en y maintenant le hêtre et négatif en réduisant les espaces boisés marqués par les chênes caducifoliés, l'érable, puis le hêtre, le frêne, etc. La stratégie d'approvisionnement est conforme aux potentialités environnementales et suggère un prélèvement local sans réelle sélection du combustible, dans des milieux forestiers peu transformés. En complément, l'analyse palynologique des coprolithes de chien offre des résultats inattendus. Elle démontre la proximité de prés pâturés à parties sèches sur substrat calcaire et d'autres humides sur fond argileux. Se révèle tout un paysage ouvert avec prés, champs cultivés de céréales, chanvre, lin et de vignobles, domaines de parcours de chiens de chasse sur 10 à 20 km de rayon, à proximité de milieux forestiers réduits à une chênaie-hêtraie dégradée.

Le chapitre V nous précipite enfin dans une lecture historique de la maison des comtes d'Angoulême. Au vrai l'étude très précise n'apporte que très peu d'éléments d'information directs sur le *castrum*, aux mains de la puissante famille des Taillefer depuis Vulgrin I<sup>er</sup> (866-886) proche de Charles le Chauve et descendant de Louis le Pieux. Le jeu d'alliances mêlé d'opportunisme politique a placé cette famille au centre d'un domaine dépassant les limites du diocèse d'Angoulême, pour s'étendre sur les terres et châtellenies de Saintonge, du Limousin, ainsi que du Périgord et de l'Agenais. C'est une famille certes à la tête d'un domaine qui reste modeste par rapport à ceux de ses voisins mais dont l'histoire illustre le démembrement de l'Empire carolingien et l'émergence de principautés qui noueront des alliances au gré des circonstances et des conflits. La grande période est celle de Guillaume II Taillefer (930-962) et surtout de son fils bâtard Arnaud Manzer (v. 945-988)

qui saura revendiquer son héritage avec l'aide du duc d'Aquitaine. La seconde moitié du <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle est à l'évidence celle de la constitution d'un domaine qui profite d'une reprise économique, mais qui ne va pas sans heurt avec le patrimoine épiscopal. Les évêques, détenteurs d'un diocèse de dimension assez réduite, disposent par contre d'un vaste patrimoine et de nombreux vassaux. L'analyse du domaine direct du comte et de celui de l'évêque aux <sup>x</sup><sup>e</sup>-<sup>xi</sup><sup>e</sup> siècles révèle deux secteurs où les richesses foncières des deux détenteurs s'imbriquent : dans la région de Blanzac et sur la vallée de la Charente entre Angoulême et Mansle. C'est dans cette dernière zone, siège de conflits entre les Taillefer et les évêques, que sont établis les *castra* d'Andone et de Montignac (qui remplacera le premier après 1020-1028). Ce secteur parcouru par les voies reliant Limousin, Saintonge, Périgord et Poitou est aussi celui du massif forestier de la Boixe, géré étroitement par la famille comtale, marqué par des défrichements et dont les limites ont aussi évolué en fonction de donations. De prime abord, Andone qui se situe au cœur d'une aire ouverte formée d'une couronne de prairies situées en lisière forestière, à l'écart de carrefours routiers, ne paraît pas occuper un emplacement stratégique. Pour A. Debord, sa création serait liée à Arnaud Manzer qui s'en serait servi comme base avancée de sa reconquête, entre 962 (mort de son père Guillaume II) et 975 (date de sa prise de pouvoir). Andone aurait donc été au cœur des biens patrimoniaux sur lesquels A. Manzer se serait reposé durant cette phase historique. Rien n'atteste une telle assertion. La date de fondation du site peut difficilement être approchée, les divers mobiliers discriminants (monnaies, céramiques, fibule, etc.), les rares textes disponibles et l'apport de la datation par <sup>14</sup>C permettent tout au plus d'avancer deux propositions qui pour la première situerait la naissance d'Andone vers 936 et la seconde vers 970-980. Quant à la date d'abandon entre 1020 et 1028 elle paraît bien confortée par l'archéologie. Les réflexions avancées quant aux raisons ayant présidé à la naissance d'Andone privilégient un choix politique et militaire visant un contrôle des possessions épiscopales, lors d'un conflit opposant l'évêque à Arnaud Manzer entre 973-975 et 988. Il est vrai que le *castrum* n'offre par ailleurs qu'un intérêt stratégique médiocre, manquant d'eau, d'accès étroit et pourvu d'un espace interne quelque peu encombré. C'est une forteresse qui ne peut s'adapter à de nouvelles données politiques. Le rapprochement entre Guillaume IV et l'évêque, qui tend à lier le premier au second, donnera donc naissance à un nouveau cadre politique au sein duquel Montignac sera préféré à Andone qui est abandonné vers 1020-1028, l'abbaye de Saint-Amant de Boixe étant aussi transférée. Le chapitre 6 constitue une synthèse de l'ensemble des données livrées au fil des pages. On ne reviendra pas sur l'ensemble des propositions qui découlent des informations archéologiques. Mais quelques points méritent d'être mis en avant. Le premier intérêt de cette partie concerne les propositions visant la restitution du site. L'ensemble fortifié à courtine surmontée d'un crénelage et dépourvue de flanquements est séparé de la douve par un glacis interrompu pour le passage donnant aux portes d'une largeur évaluée à 2-3 m. La défense se fait depuis un chemin de ronde accessible par un ou plusieurs escaliers en bois. L'espace interne comprend un grand

ensemble résidentiel édifié dès l'origine à l'angle nord-est. Sans revenir sur chacun des arguments qui sont de nouveau développés, on peut aisément suivre l'hypothèse selon laquelle l'espace 1 correspondrait à un grand bâtiment pourvu d'une salle de service et/ou de stockage en rez-de-chaussée, peu éclairée, et d'une ou plusieurs grandes salles d'apparat à l'étage, ces dernières accessibles principalement par un escalier hors œuvre. Ce *hall* à deux niveaux présente une morphologie similaire à de nombreuses résidences (Doué-la-Fontaine, Mayenne) et on pourrait pour compléter le débat le rapprocher aussi des exemples plus tardifs mais similaires de Bayeux (palais épiscopal, <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècle) ou Douvres-la-Délivrande (fin <sup>xii</sup><sup>e</sup>-<sup>xiii</sup><sup>e</sup>). À Andone, il est accolé à des *camerae* à étage (espaces 2 et 3), pourvues de latrines (espaces 4 et 5) utilisables depuis les pièces d'étage que l'on suppose accessibles par des escaliers internes. En ce qui concerne l'angle sud-ouest, A. Debord y supposait l'existence d'édifices artisanaux. Les restitutions privilégient des bâtiments dépourvus d'étage et ouverts par des portes étroites, ce qui suggère qu'ils ont pu servir à loger le personnel comtal ou abriter des activités de service. En second lieu, l'analyse des espaces ouverts (E11 et 6) y révèle des activités de cuisine (foyers) et des usages artisanaux, en particulier pour l'espace 6 qui abrite un petit édifice sur poteaux (Bât. 6b) et des structures liées à la métallurgie du fer. En troisième lieu, et pour ce qui concerne l'activité du site et la faune, il faut noter l'omniprésence des équidés auxquels 82 % des objets en fer sont rattachés. Ils livrent une panoplie quasi complète de l'équipement. Les chevaux, d'assez petite taille, paraissent bien soignés (ce que confirme aussi une bonne maîtrise de la maréchalerie et des connaissances hippia-triques), enfin, tout comme les ânes, les mulets semblent devoir être considérés comme des animaux de selle plutôt que bêtes de bât. Les innovations constatées (éperons...) semblent bien suivre l'évolution des techniques de combat. Au sujet de l'alimentation, la triade domestique (porc, bœuf et ovicaprins) représente 93,5 % des ossements animaux étudiés et à lui seul le porc est présent à près de 71,5 % : une importance déjà soulignée pour des sites élitaires du nord et du sud-ouest de la France à cette période. L'analyse de cette triade (gestion du cheptel, dates d'abattage, état sanitaire des animaux...) révèle une pratique d'élevage respectueuse des règles zootechniques de l'époque, pour une consommation fondée sur un troupeau domanial. En quatrième lieu, le site a livré peu d'armement de guerre, à juger de l'absence de l'épée et de la lance, davantage de pièces (arbalètes de petit module, carreaux, fers d'épieux) que l'on peut rattacher à la chasse; une pratique aristocratique, à laquelle on pourrait avec prudence associer l'usage de quelques rapaces et celle de chiens dont l'élevage semble attesté dans le *castrum*. La présence aristocratique peut aussi se refléter au travers de l'usage du jeu, dont les témoins restent discrets bien que probants avec les pièces d'échec et la présence de quelques pièces importées d'origine lointaine : la fibule germanique, le tesson de fritware, un col de flacon en verre sodique du Moyen-Orient. Faut-il y voir des « reliefs » de pèlerinages tel celui de Guillaume IV à Jérusalem (1026-1027) ? Cela n'est pas certain et il est évident qu'il faut nous défier des critères archéologiques propres à identifier des élites et leurs pratiques. Le recensement et la quantification des

---

objets recueillis et des pratiques identifiées (cf. tabl. LXXIX) suffit-il à démontrer cette présence? Sans doute faudra-t-il multiplier les comparaisons pour statuer. Quoi qu'il en soit, le *castrum* d'Andone fut le siège de petites activités domestiques, de forge pour l'entretien du matériel, et de tissage, rien de bien nouveau ou distinct par rapport à des habitats ruraux, et les quelques pièces remarquables demeurent encore bien maigres. Toutefois, nombre d'entre elles ont pu être récupérées lors du transfert vers Montignac.

Il faut le reconnaître : cet ouvrage qui constitue un véritable hommage au travail d'A. Debord doit être aussi considéré comme un ouvrage d'archéologie exemplaire. Andone, un *castrum* à la vie brève, né vers 936-975 et miraculeusement préservé après son abandon en 1020-1028, aura constitué un morceau de choix pour A. Debord qui interrogeait la genèse et l'épanouissement du phénomène castral. Il fallait achever son étude et publier ce site qui peut aujourd'hui constituer, en castellologie, une véritable référence sur les résidences élitaires des X<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles comme sur les sociétés des environs de l'an Mil. Tout en respectant et marquant bien la qualité des informations recueillies par l'ancien professeur de l'université de Caen, L. Bourgeois aura su compléter les données et renouveler nombre d'approches tout en se gardant d'une quelconque critique. Sans doute n'était-il pas aisé d'associer le

format, parfois fastidieux, du rapport de fouille qui dresse le constat détaillé des informations, et la synthèse nécessairement de meilleure envolée. Il fallait livrer ces résultats et discuter de leur valeur. L'association aurait certes pu être plus mesurée, par exemple en évitant le rappel des techniques et protocoles d'analyse, et en faisant parfois appel à un vocabulaire moins technique, quelquefois réservé à un nombre limité d'initiés. Au final, ce choix est incontournable. Cet *opus* offre des données qualitatives et quantitatives peu communes et de grande valeur. Les chapitres sur les mobiliers constituent par exemple des corpus d'une grande richesse, dont la consultation sera extrêmement profitable. L'approche « architecturale » et archéographique des occupations, couplée aux études qui abordent chaque élément, chaque témoin de la vie quotidienne du site permet d'argumenter les hypothèses émises et de faire revivre une résidence comtale, de manière très réaliste. C'est l'un des aspects les plus passionnants de cet ouvrage qui, après nous avoir fait remonter le lent cheminement des réflexions et apprécier une démarche méthodologique d'une rigueur peu commune, nous aura donné à voir un site de l'an Mil.

François FICHET DE CLAIRFONTAINE  
Service régional de l'archéologie de Basse-Normandie